

Beaux-Arts : au Palais de Rumine

Autor(en): **E.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 43

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Beaux-Arts.

AU PALAIS DE RUMINE

L'habitude, ni le rôle du *Conteur* ne sont d'entrer en lice et de ferrailer, pour ou contre, dans les débats que provoquent les grandes ou petites questions du jour. C'est dans l'espoir qu'il leur parlera justement d'autre chose et les délassera un moment que ses lecteurs l'attendent chaque samedi. Son ferme dessein est bien de répondre toujours mieux à ce désir.

Pourquoi donc le *Conteur* fait-il un acroc à sa règle de conduite, en faveur des lignes qui suivent, que lui adresse un de ses fidèles collaborateurs ? Cette exception nous paraît se justifier par l'intérêt exceptionnel et très heureux qu'a suscité, dans tout le public, l'Exposition des Beaux-Arts, qui ferme demain, et dans l'échange d'idées auquel elle a donné lieu. Nous augurons toujours bien de ces chocs d'opinions; il est rare que l'on n'en tire de part et d'autre quelque profit.

Il va sans dire que nous laissons à notre collaborateur la responsabilité de ses appréciations.



« Il y a là des choses exquises et des choses monstrueuses; le délicat y coudoie le grotesque; les œuvres d'une témérité déconcertante y voisinent avec les toiles peintes pour notre goût et notre intelligence.

» Le génie naissant des uns commence à s'affirmer parmi l'outrance voulue, la fantaisie têtue et froidement ahurissante des autres. Toutes les chapelles et sous-chapelles y sont représentées...

» Si le Salon renferme de purs chefs-d'œuvre, il a aussi donné asile à d'innombrables toiles qu'on dirait avoir été brossées par des épileptiques ou des démoniaques, dans quelque Sainte-Anne ou quelque Bicêtre de l'art. L'intérêt de cette exposition de fin d'année réside précisément dans l'opposition constante qu'on y trouve de l'idéal et du baroque, du joli et de l'horrible, du talent original et de l'effort convulsif pour paraître en avoir.

» X. étale copieusement les productions de son pinceau. Tout cela est évidemment de la peinture, mais relève d'une esthétique qu'il est difficile de faire accepter par tous. Cet artiste est sincère, il a de fervents admirateurs; sans doute qu'il pourrait faire autre chose... Il préfère répandre des couleurs sur une toile et les y étaler ensuite avec un peigne ou une brosse à dents. Cela fait des paysages, des marines, des natures mortes, des portraits... au hasard, au petit bonheur, et le procédé rap-

pelle un peu ces dessins que les écoliers exécutent en écrasant des têtes de mouches dans le pli d'une feuille de papier. Néanmoins, il est entendu, dans certains milieux, que X. a beaucoup de talent.

» B. compose comme un Canaque des forêts calédoniennes. Sa composition satyriale, hachischienne, opiacée, morbidobalsamique a-t-elle été conçue et exécutée pour décorer les tréteaux d'une baraque foraine et servir d'enseignement à une tribu transplantée de femmes anthropophages et d'avalesuses d'étoupes enflammées ? On le croirait...

» Des gens se pâment devant cette peinture sauvage.

» Des goûts et des couleurs...

» Quand on voit la nature de cette façon et sous ces couleurs-là, il n'y a qu'à entrer dans une clinique ophtalmologique.

» ...C. nous prouve qu'on peut être un artiste de valeur, même en sachant dessiner et peindre!

» ... Nous passons volontairement sous silence les peintures au brou de noix, au goudron, au jus de réglisse, au minium, à la moutarde de Dijon, à la poix-résine, au cambouis, qui émaillent çà et là le Salon. Nous ne saurions confondre l'art avec les plaisanteries d'atelier.

Vous croyez que les lignes ci-dessus ont été écrites par un critique grincheux au sortir de l'Exposition du palais de Rumine ? Détrompez-vous; elles sont extraites, à peine modifiées, d'un article de Valensole sur le salon d'automne au Grand-Palais, à Paris.

Elles constatent que nous n'avons pas le monopole des peintures dont le modernisme effare, déconcerte et dérouté le jugement du critique qui s'est trop attardé à admirer Velasquez et Rembrandt.

Consolons-nous en pensant — maigre compensation — que le mal n'est pas localisé chez nous, qu'il y a ailleurs aussi des peintres dont le but avéré est d'ahurir le profane, dont la conception artistique est de déformer les objets, de faire hurler les couleurs et de composer en faisant fi de toute l'œuvre que nous ont léguée des Maîtres incontestés, n'ayant sur la conscience ni femmes vertes, ni vagues zébrées, ni académies hottentotes.

Un artiste d'un goût très pur et d'un esprit éclectique nous disait récemment : « Il me paraît qu'un vent de folie a soufflé sur toute une génération de peintres. »

N'est-ce pas la réflexion de beaucoup au sortir du palais de Rumine ?

Des débauches picturales que nous subissons, il en sortira certainement un bien — tant il est vrai que le remède se trouve souvent à côté du mal. On ne pousse pas impunément à de pareilles orgies sans que surgisse une réaction d'autant plus violente que l'excès a été brutal.

Il reviendra le temps où l'on pourra, comme ci-devant, admirer un Gleyre sans être traité de pompier; il reviendra le temps où, avant de peindre, l'artiste disciplinera son crayon et, ayant beaucoup dessiné, réfléchi et composé,

trouvera d'harmonieuses couleurs pour traduire sa vision.

Il reviendra, que dis-je ? il est revenu ce temps ! Ecoutez plutôt les appréciations du public; je parle de l'amateur qui se vêt comme vous et moi, et non pas de celui qui croit que, pour juger d'une œuvre d'art, il faut arborer une cravate démesurée et enfiler un pantalon excentrique.

Mais le public peut se tromper — on a tant fait pour fausser son éducation et dérouter son bon sens ! — Courez alors dans les musées, admirez et consultez les œuvres éternellement belles des Maîtres pour qui l'art était un sacerdoce, des œuvres dont la beauté est consacrée par les siècles, puisqu'elles sont vraies, puisqu'elles ont été vécues, parce que ceux qui les ont conçues avaient des yeux pour voir. Leurs œuvres ne sont pas des énigmes : elles font penser.

Ces Maîtres-là ne vous tromperont pas.

Octobre 1904.

E. F.

Le salut par le gaz.

On nous écrit :

Le congrès de la libre-pensée, tenu récemment à Rome, nous rappelle une anecdote, lue jadis dans un journal.

Le fameux prédicateur Newmann Hall prêchait.

Un libre-penseur l'interrompit, disant : « Mon opinion à moi est que celui qui a inventé le gaz a plus fait pour éclairer le monde que tous les prédicateurs avec leurs sermons. »

Cette interruption agita l'assemblée.

« Moi, reparti quelqu'un, je suis pour la liberté de penser et de parler. Mais quoi qu'il en soit de nos différents points de vue, une même chose va nous arriver à tous : la mort. Or tout homme sérieux doit s'en préoccuper et tâcher de s'éclairer sur le monde à venir. C'est pourquoi quand sonnera l'heure de la mort pour celui qui vient de parler, je lui recommande d'aller chercher un employé du gaz... »

« Cette réplique eut plus de succès que mon sermon », disait, en la contant, Newmann Hall.

Le magnin à rebours.

Saviez-vous que les hommes des forts de Saint-Maurice engraisseraient des cochons ? J'avoue, à ma honte, l'avoir ignoré jusqu'à ce matin. Ils se livrent avec succès à ce métier, me dit-on, et tels de leurs élèves feraient la joie de l'excellent papa Baud, de la Colonie de Payerne, s'il vivait encore et pouvait aller se promener à Savatan. Cette porcherie fortifiée me réconcilie presque avec les canonnières de là-haut. Il m'est doux de penser qu'ils ne passent pas tout leur temps dans leurs casemates et leurs tourelles blindées, qu'ils ne sont pas hantés perpétuellement par la peur de voir les alpins de Victor-Emmanuel franchir le Grand-Saint-Bernard et les pioupious de France montrer leurs culottes rouges sur les Dents-du-